

# Réponses

- *Ressentez-vous, dans le champ d'investigation qui est le vôtre, le besoin d'une médiologie?*
- *Quelles pourraient être aujourd'hui, selon vous, les tâches de celle-ci? Avec quels alliés? En examinant prioritairement quels types de « cas »?*
- *Ou bien ce projet est-il déjà rempli par d'autres disciplines? Ou n'est-il qu'un mirage théorique?*
- *En bref, quelles sont selon vous les chances et les difficultés d'une médiologie?*

Telles sont les questions que nous avons envoyées à quelques interlocuteurs critiques des *Cahiers de médiologie*.

# DERRICK DE KERCKHOVE

## Les chances de la médiologie

MÉDIOLOGIE ET  
INTELLIGENCE CONNECTIVE

Mon champ d'investigation depuis plusieurs années privilégie l'étude de la connectivité des ressources intellectuelles. C'est d'ailleurs à une conférence remarquable sur l'intelligence des réseaux bancaires internationaux faite par Daniel Bounoux à Nice en 1993 (je crois) que je dois la première intuition de ce qui de fil en aiguille, en passant par l'œuvre de Pierre Lévy, est devenu l'« intelligence connective ». L'intelligence connective est, pour faire simple, quelque chose d'assez courant pour ne pas dire banal ; il ne s'agit pas plus que du pouvoir que les gens ont de mettre en commun leurs ressources intellectuelles et psychologiques pour résoudre des problèmes ensemble ou de mettre en place des institutions qui garantissent des comportements sociaux efficaces ou cohérents sur le long terme. Si cet aspect de l'intelligence humaine mérite une attention nouvelle, c'est parce qu'il est désormais mis en lumière par l'apparition des réseaux. Ceux-ci sont en train de créer des formes d'association et de collaboration nouvelles entre les gens. Les médias, et surtout ceux qui impliquent le langage, ont tendance à spécialiser l'une ou l'autre, ou plusieurs fonctions mentales et leur accorder une certaine priorité sur les autres. C'est là que réside l'intérêt et l'utilité d'une médiologie qui permettrait d'isoler et d'analyser les effets des médias. Les médias sont des interfaces. En effet, les médias, chacun selon sa configuration technologique, sa distribution géographique, sa portée sociale, sa résilience et son étendue particulières, sont des interfaces entre les sujets individuels, collectifs ou connectifs et le monde. Le médium règle le contenu, le comportement des usagers et l'environnement de son milieu d'application. Si l'instrument du téléphone que l'on tient à la main est une interface à l'échelle individuelle, l'ensemble des réseaux des télécommunications constitue un milieu interfacial dont le pouvoir sur, par exemple, l'économie

mondiale et la politique est déterminant.

### TACHES DE LA MÉDIOLOGIE

Ce qui pour moi est le plus urgent dans la médiologie, c'est de constituer une sorte de « grammaire des effets des médias ». Pour cela s'aider, sans doute, des acquis de la psychologie, de la sociologie, de la sémiologie et des sciences humaines qui jusqu'à présent n'ont pas cru devoir réserver une place spéciale aux médias. Il ne faudrait pas négliger l'apport du génie civil et des autres, ainsi que celui des arts (notamment des arts des technologies et des arts de réseaux) qui en commentent les effets. J'ai du moi-même à l'occasion inventer des sciences hybrides, comme la « technopsychologie » et la « recherche neuroculturelle », termes plus ou moins heureux, il faut l'admettre, pour faire une jonction difficile entre le système nerveux, notamment l'organisation du champs visuel, la formation d'habitudes mentales et la pratique de l'écriture, de la télévision ou des réseaux. Le contenu de ma recherche tient toujours, mais la définition et l'adoption d'une science reconnue par une masse critique de chercheurs, comme la médiologie, pourrait lui donner une assise plus solide. Une grammaire des effets permettrait de reconnaître des structures et des tendances en voie de formation dans le vécu historique et contemporain des apparitions d'anciens et nouveaux médias.

### LES DIFFICULTÉS

Elles sont nombreuses, bien sûr, mais pas insurmontables. Il faut d'abord réunir cette masse critique de chercheurs qui tomberont d'accord pour rattacher leur travail à la médiologie. Il faut aussi, et cela est capital, trouver un vocabulaire commun en anglais et en français. Pour cela, « mzediology » est idéal. Il faut trouver des partenaires Américains, Britanniques et d'autres pays qui consentent à publier en anglais. Il faudrait aussi constituer quelques chaires de médiologie dans des universités, par exemple au Programme McLuhan, soit

à Toronto, soit dans les universités qui participent au Programme McLuhan international (Buenos Aires, Mexico, U. du Littoral en France, Amsterdam, Maastricht, Kyoto, Madère, etc.). La médiologie aurait valeur d'application dans la mesure où elle permettrait d'identifier de nouveaux paramètres d'accélération (ou de ralentissement), de prolifération (ou de disparition), de complexification (ou d'homogénéisation), et encore d'hybridation des médias. Les « cas » à étudier doivent, bien évidemment refléter les compétences individuelles des chercheurs. Pour le moment, en plus des formes d'intelligence de groupe en ligne et en vis-à-vis, ce qui m'intéresse, c'est l'impact des technologies électroniques en Chine. Le programme McLuhan a établi une liaison avec un groupe de recherche à l'Institut de Technologie de Harbin pour examiner les effets de l'apparition du téléphone dans les petites communautés, de la décentralisation de la télévision dans les grandes zones urbaines, des effets psychologiques comparés de l'utilisation de l'alphabet et des caractères ideogrammatiques sur Internet et bien d'autres aspects médiologiques d'une culture immense en pleine expansion au plan des communications comme aux autres. Depuis plusieurs années, la tendance des universités, au moins en Amérique du Nord, est de ne consentir à innover que dans la mesure où les initiatives pédagogiques donnent lieu à la création potentielle d'emplois. A l'université de Toronto, par exemple, ce qui se fait de plus nouveau dans des domaines reliés à la médiologie, en plus des recherches du Programme McLuhan, s'appelle « The Knowledge Media Design Institute ». Cet institut s'adresse en particulier aux problèmes de création et de gestion de ce que j'ai appelé « psychotechnologies », soit les médias qui, passant par le langage, affectent la pensée et l'organisation du savoir. C'est un champs de travail qui a de l'avenir car il peut servir l'industrie aussi bien que la recherche pure. Quant à cette dernière, un des aspects qui commence à éveiller un intérêt général, c'est de repenser l'humanisme classique en fonction des nouvelles conditions humaines suscitées par les technologies. Ce serait là sans doute « an area of opportunity for mediology ».

Derrick de Kerckhove est directeur du McLuhan Program in Culture and Technology.

# BERNARD LAMIZET

## Pour une médiologie politique

Une médiologie politique est une médiologie qui inscrit dans son champ d'investigation et de théorisation les formes symboliques de l'espace public et les conditions dans lesquelles la mise en œuvre des médiations dans les formes de la communication produit du sens. En effet, on peut définir le politique comme le champ dans lequel la médiation produit du sens pour ceux qui l'exercent et pour ceux qui la reconnaissent, les uns et les autres constituant les acteurs politiques de la médiation. La médiologie politique constitue une forme de cogito politique.

### Une nouvelle définition du sujet en politique

Le concept de sujet, dans le champ politique, renvoie à la problématique de l'engagement, c'est-à-dire à la représentation symbolique dont le sujet est porteur et qui donne du sens à ses pratiques sociales. La dimension médiologique du sujet, c'est-à-dire l'analyse de ses pratiques sociales et institutionnelles en ce qu'elles s'inscrivent dans des processus symboliques d'information, de communication et de médiation, se fonde sur la mise en œuvre d'une logique symbolique du sujet politique : sur l'existence d'une distanciation entre l'identité symbolique dont le sujet est porteur et les pratiques sociales qu'il met en œuvre dans sa praxis, c'est-à-dire dans son expérience de la sociabilité. Si la rationalité du politique a à penser le concept de sujet, c'est dans la rationalité de l'exercice institutionnel des fonctions symboliques mises en œuvre par les sujets de la sociabilité dans leurs pratiques symboliques de communication. Ce qui, dès lors, fonde le concept de sujet dans sa dimension politique, c'est sa liberté, en ce que c'est d'elle que procèdent les pratiques symboliques qui lui donnent l'identité dont il est porteur dans l'espace public.

### Refonder le concept de médiation

Le concept de médiation peut se définir comme la constitution d'une dialectique entre la dimension singulière du sujet, dans ses décisions, dans ses choix et dans son expérience propre, et la dimension collective de la sociabilité, dans ses lois, dans ses institutions et dans l'organisation de la vie publique. Le concept de médiation se fonde ainsi sur une dialectisation des deux dimensions de la vie sociale, de nature à rendre compte à la fois de la dimension singulière de l'énonciation du discours et de la formulation des représentations et de la dimension collective des formes sociales de la communication et de l'information, telles, en particulier, qu'elles sont formulées dans les médias et dans les autres formes collectives de la représentation sociale. La refondation ainsi proposée du concept de médiation consiste à construire la sociabilité sur la base d'un ensemble de pratiques symboliques, de formes de représentation et d'institutions d'information qui fondent la consistance symbolique du sujet du politique dans l'exercice de sa citoyenneté.

### Penser le concept de médiation

Penser le concept de médiation suppose que soit structuré un ensemble de concepts et de méthodes d'analyse fondés sur le constat à la fois de l'autonomie de la dimension symbolique des représentations politiques de la sociabilité, et de la nécessaire reconnaissance de ces représentations par les sujets qui en sont porteurs et qui les mettent en œuvre dans les pratiques sociales de la communication. Penser le concept de médiation consiste, dans ces conditions, à construire une rationalité articulant l'un à l'autre les quatre dimensions fondatrices du réel de l'exercice du pouvoir, du symbolique des représentations et de l'opinion, de

la médiation mise en œuvre par l'exercice des institutions et de l'idéal politique, qui représente, pour l'ensemble des acteurs de l'espace public, l'ensemble des formes politiques sur lesquelles ils fondent leur représentation de la sociabilité. C'est sur la base de ce concept de médiation que peut se penser et se construire le projet d'une rationalité politique des sciences de l'information et de la communication, de nature à rendre raison de la signification des faits politiques et institutionnels.

### Place des SIC dans la fondation d'une médiologie politique

Il importe, dans ces conditions, d'avoir sur ce plan une approche théorique et méthodologique : les sciences de l'information et de la communication représentent une forme de scientificité du politique qui se fonde sur la consistance que le langage donne à l'appartenance sociale et à la citoyenneté. Les sciences de l'information et de la communication inscrivent le langage et les faits sémiotiques au cœur de l'expérience politique et fondent, par conséquent, leur cogito du politique sur un ensemble de concepts et de méthodes de nature à donner du sens à l'expérience politique. L'idéal politique, dès lors, se trouve structuré comme une médiation de nature à rendre raison de la médiation entre le projet politique dont sont porteurs, singulièrement, les sujets de la sociabilité dans l'exercice de leur appartenance et la rationalité politique mise en œuvre, collectivement, au cours de la mise en œuvre de l'expérience politique des institutions, par le peuple indistinct, le populus, dans l'exercice de sa souveraineté.

**Bernard Lamizet est professeur en Sciences de l'Information et de la Communication à l'Université d'Avignon.**

# BERNARD MIEGE

## Quatre bonnes raisons de ne pas suivre le courant médiologique

L'occasion m'a déjà été donnée de discuter et de critiquer les thèses médiologiques à l'occasion de la parution d'ouvrages de Régis Debray. Il m'est même arrivé de découvrir l'un de mes textes, classé sans que je le sache par mon collègue Daniel Bougnoux à la rubrique... médiologie de ses « Textes essentiels ». On ne me fera donc pas le reproche de refuser le débat. Et malgré l'exiguïté de l'espace réservé à cette note, je vais encore tenter de répondre à la question posée, en avouant, comme on m'y invite, ne pas éprouver le désir, ni ne ressentir le besoin d'une médiologie. Mes raisons sont multiples et mériteraient toutes d'être précisées, et parfois nuancées ; pour l'essentiel, elles peuvent se résumer comme suit :

### **L'indécision de l'objet**

En dix ans, la médiologie a évolué et des précisions ou des compléments ont été apportés aux fondements de départ ; sans le reconnaître explicitement Régis Debray, qui dorénavant n'hésite plus à signaler sa dette aux œuvres de Harold Innis et de Marshall McLuhan, et même de Raymond Williams (dans ce dernier cas cela resterait à prouver), fait montre de plus de plasticité dans ses énoncés théoriques ; du Cours de médiologie générale aux Manifestes médiologiques et surtout à Transmettre, il y a de notables modifications. Et pourtant, le raisonnement reste marqué pour l'essentiel par une conception matérialiste, d'ailleurs revendiquée comme telle dans le Cours : tout tourne autour de l'efficacité des supports matériels qui sont considérés comme étant à l'origine du succès des idées et de la promotion des cultures et des religions. Le brio de

l'écriture, la multiplicité des références et la force des convictions ne changent rien à l'affaire : la diffusion des idées et des messages réside dans la logistique, ce qui en première analyse peut être tenu pour un truisme, mais qui, plus profondément, traduit une conception simplificatrice et même unilatérale des phénomènes de communication (ainsi que sur le plan philosophique, et comme l'a signalé justement Bernard Stiegler, la neutralisation du jugement sur la vérité d'une idée au profit d'un traitement sur ses conditions de transmission).

Pour les sciences de la communication en tout cas, cette façon de voir (si évidente paraît-elle à première vue aux observateurs et aux acteurs) n'est pas acceptable, et, du point de vue de la pensée communicationnelle, elle constitue même un retour en arrière. Loin de nous l'idée de mésestimer le rôle des médias et des techniques de communication dans les sociétés contemporaines, mais comment ne pas voir que le rôle des médias doit être relié en permanence à une « théorie de l'action » qui mette en évidence et aide à comprendre les stratégies, autant symboliques que « pratiques », discursives ou non, des acteurs sociaux (très divers) impliqués dans la communication ? Alors que dans l'histoire la question de l'insertion sociale des médias s'est avérée suivre des cheminements fort complexes, la médiologie propose un raccourci, incontestablement réducteur. Est-ce la conscience de ce qu'il faut bien tenir pour une impasse qui a conduit récemment Régis Debray à admettre s'intéresser plus à la « transmission » (inter-générationnelle des grandes conceptions culturelles et religieuses) qu'à la communication ? Le reconnaître plus clairement éviterait nombre de

confusions et d'ambiguïtés.

### **Le rejet (militant) des sciences humaines et sociales**

Les médiologues ont généralement la dent dure envers les SHS, et cette attitude va plus loin qu'une réaction (partiellement compréhensible) de littéraires excédés par l'émergence de disciplines nouvelles. En exerçant sa verve d'écrivain tout particulièrement contre Roland Barthes et contre Pierre Bourdieu, Régis Debray ne dissimule pas son objectif premier : tenir le champ de la culture et de la communication à distance des SHS, toutes disciplines et théories confondues (seule la psychologie sociale semble, curieusement, échapper à cette manœuvre de protection). Cette position procède d'une confusion sur la période (la fin du siècle ne reproduit pas les conditions des années soixante-dix) ; non seulement elle semble difficile à tenir, mais surtout elle interdit la confrontation avec/et le recours à des disciplines – et à des théories – qui ne définissent pas (plus en tout cas) leurs approches par analogie aux sciences physiques et biologiques, mais cherchent à mettre en évidence des régularités, sous des conditions déterminées et selon des modalités toujours falsifiables.

### **Le refus de préciser ses choix méthodologiques**

Dans la grande majorité des travaux se réclamant de la médiologie, on serait bien en peine d'identifier une mé-

thodologie rigoureuse ou du moins une série de techniques de recherche sur lesquelles l'auteur s'appuie pour valider – autant que faire se peut – les conclusions auxquelles il parvient. Si cette option n'est bien sûr pas sans rapport avec le rôle dévolu aux SHS (cf. ci-dessus), elle doit cependant en être dissociée : on est en droit en effet de questionner les médiologues sur l'origine de leurs propositions : d'où parlent-ils ? avec quels outils ont-ils conçu leurs raisonnements ? quelles vérifications ont-ils opérés ? dans quel cadre socio-historique leurs analyses sont-elles vérifiées ? En bref, on aimerait un peu mieux connaître l'envers du décor, et la cuisine où se concoctent les études proposées.

Certes, la méthodologie doit rester seconde par rapport à l'élaboration théorique ; elle en est en quelque sorte dépendante. Mais ce peu d'intérêt pour les modalités mêmes de la recherche interroge : comment dès lors se prémunir des descriptions fluctuantes et des analyses par trop liées à des positions personnelles, à des effets de mode ou à des situations particulières ? Pour ne prendre qu'un exemple, la vidéosphère de Debray a peu à voir avec la Galaxie Marconi de

McLuhan ; là où le second fait montre d'un optimisme très nord-américain, Debray ne cesse de dénoncer et de mettre en garde, au nom des valeurs culturelles qu'il entend défendre ; un socle théorique voisin, sans méthodologie de recherche, aboutit à des analyses largement divergentes.

## **Le mélange des genres**

Avec la médiologie enfin, on ne sait jamais si les productions relèvent du travail intellectuel, du publicisme polémique ou de la recherche (scientifique) universitaire, voire de la création littéraire ; en fait, l'entreprise entend se positionner simultanément sur tous les terrains, sans marquer les différences. Qu'on me comprenne bien : il ne saurait y avoir de solution de continuité entre l'activité éditoriale, l'intervention dans les médias, la production et la diffusion des connaissances à l'Université voire même l'écriture littéraire. Mais chacune d'entre elles répond aujourd'hui (qu'on le veuille ou non) à des règles de fonctionnement, à des instances de légitimation, à des modalités d'exercice et à des rationalités qui ne

peuvent être simplement transgressées et dépassées au nom de la cross-fertilization. Le reconnaître ne revient pas à soutenir le statu quo, mais participe du respect (non servile) de normes sociales et culturelles qui évidemment ne sont pas toutes régressives.

En conclusion de cette trop brève note, je tiens à souligner que mes désaccords de fond avec la courant médiologique ne m'empêchent pas de me trouver çà et là en accord avec certaines analyses ou cris d'alarme qu'il lance. Ce courant, pour des raisons que je ne peux développer ici, me paraît cependant profondément marqué par la situation française (perte d'influence de la « scène intellectuelle », rôle exacerbé de quelques médias télévisuels nationaux, importance stratégique du développement des techniques modernes de communication, etc.) ; ses correspondances avec des situations étrangères sont encore peu probantes (par exemple avec les « cultural studies » britanniques qui se sont développées dans un tout autre contexte).

**Bernard Miège est membre du GRESEC, et professeur en Sciences de l'Information et de la Communication à l'Université Stendhal de Grenoble.**

---

# ERIK NEVEU

## ***Pour une réflexion in-disciplinée sur les média***

« Il n'y a pas de débat d'idées sérieux en cinq feuillets dactylographiés double interligne – calibre maximum du papier de magazine » (1). C'est sans doute pour cela que les « Cahiers » m'adressent l'invitation, aussi sympathique que médiologiquement biaisée, de répondre en 5 000 signes à trois questions gigognes sur les problématiques que valorise la revue.

Si il est une « logie » dont je ressente le besoin, c'est essentiellement d'une socio-logie, pensée non comme une chapelle ou une discipline bunker mais comme démarche et legs intellectuel unifiant, partagé par des chercheurs de toutes les disciplines – au sens académique et institutionnel du terme – qui visent à analyser les faits sociaux les plus divers du présent et du passé à partir d'une double visée d'enquête empirique et d'explication causale et com-

préhensive. Politiste, mes recherches portent sur les rapports du personnel politique au monde des médias, sur le rôle social des sciences sociales, les mouvements sociaux. Il ne me semble tout à fait nécessaire sur ces objets (et tant d'autres) de s'interroger sur les effets, enjeux et contraintes que font peser des systèmes de communication, des dispositifs techniques qui structurent les interactions sociales. Concrètement, je suis amené à me demander par exemple si la place croissante des « petites phrases » ou de la mise en valeur d'attributs liés à la « personnalité » dans le débat politique doit d'abord à des impératifs propres au médium télévision ou à d'autres logiques. Je suis encore conduit à penser les effets des réseaux de communication et dispositifs structurants de l'espace public sur les chances inégales des diverses mobilisations d'avoir accès à l'attention des médias, d'y être vus et « bien vus », pour reprendre

la formule de Patrick Champagne.

Peut-être suis-je alors un « Monsieur Jourdain » de la médiologie ? J'en doute. Je ne ressens pas davantage une irrépressible appétence pour donner aux interrogations que peut soulever cette approche le statut d'une discipline ou d'une problématique autonome. Je le justifierai – avec les raccourcis que génère un format de timbre-poste – par trois séries de raisons.

La première peut s'exprimer simplement : pourquoi réinventer la roue ? Pourquoi labéliser d'une nouvelle appellation contrôlée des chantiers qui ont déjà donné lieu à des investissements anciens, variés et... féconds. Pour chercher à prendre en compte les bonnes questions (Et il en est autour des contraintes des divers outils de transmission !) que soulève la visée médiologique, le marché théorique est déjà bien achalandé. Pour poser ici plus de simples repères je noterai que d'Harold Innis (2) à Jack Goody en passant par Elisabeth Eisenstein, historiens, anthropologues et sociologues nous ont déjà offert un bel héritage d'études, de concepts, d'interrogations fécondes sur les effets sociaux des changements médiatiques. Si leur focale est plus large, puisque la gamme des médiations sociales qu'ils envisagent va au delà de celles liées aux médias, les travaux d'Antoine Hennion et Cecile Méadel offrent aussi des réflexions stimulantes. La sociologie des médias, tant nord-américaine qu'européenne recèle également de précieuses ressources. A titre de simple illustration, l'étude de Todd Gitlin sur le processus d'interaction entre le SDS des années soixante et les médias américains constitue une admirable référence (3). Peut-on aussi suggérer que certaines démarches réflexives des gens de média eux mêmes peuvent apporter beaucoup à penser (4) ? La sociologie des sciences et des techniques enfin constitue un gisement essentiel et ancien d'études et de conceptualisations, attentives à penser les relations complexes entre les déterminismes

techniques ou « médiologiques » et les logiques sociales qui façonnent les usages et les applications des avancées scientifiques (5).

La seconde tient aux « coûts » scientifiques qui me semblent obérer la constitution d'une « médiologie » comme champ de savoir autonome. Ajouter une nouvelle spécialisation à des sciences sociales déjà zébrées de clôtures et de barbelés disciplinaires c'est contribuer à une balkanisation qui les appauvrit. Eriger une nécessaire réflexion sur les « médias » de la communication et de la vie sociale en « logie » c'est risquer la monomanie explicative et la survalorisation du déterminisme technologique, là où l'intelligence du monde social exige d'articuler les problématiques, les causalités, les interdépendances.

J'ajouterai enfin une raison d'épistémologie pratique. La médiologie « réellement existante », celle qui s'exprime dans ces « Cahiers », me semble en plus d'un cas céder à des travers intellectuels français. Lesquels ? Un goût (et talent) de la formule et du raccourci percutant mais simplificateur, une connaissance et un usage fort modéré des travaux étrangers, une affinité coupable pour les postures de surplomb et la production d'énoncés « théoriques » sans que ceux-ci trouvent leurs étais dans le processus modeste, lent, souvent ingrat de l'enquête et de l'étude de cas qui est cependant la condition préalable de constitution d'une théorie. Mauvais procès ? A chacun d'en juger en comparant par exemple un chapitre – érudit, documenté, exigeant – des travaux d'Elisabeth Eisenstein sur les changements induits par l'invention de l'imprimerie aux pyrotechnies « médiologiques ». Convenons-en, la primauté esthétique est parfois du côté des derniers nommés. Mais du côté de la problématisation, d'une capacité d'« exemplification systématique » pour parler le Passeron ? Singulière chronologie aussi que traduit la production d'un « Traité de médiologie générale » avant que cette dynamique de recherche ne se soit incarnée en

études de cas précises, et n'ait apporté une contribution significative et reconnue à l'intelligence d'un média précis. Durkheim avait eu la vulgarité de se livrer à quelques travaux empiriques sur le suicide et la division du travail social avant de formuler de simples « Règles de la méthode ». Ces travers épistémologiques ne sont sans doute pas sans lien avec la manière dont la constitution d'un réseau de médiologues réfracte des tensions et des oppositions au sein des mondes académiques et intellectuels français. Pour le dire de façon lapidaire, la base sociale de la médiologie se situe davantage du côté d'intellectuels formés aux humanités et à la philosophie, qui y importent une partie de leur épistémé, de leurs habitus disciplinaire (6).

Si l'invitation à la médiologie consiste à souligner la nécessité de penser dans la trame des faits sociaux, le rôle des canaux de communication physique et symboliques, les contraintes nées des dispositifs techniques qui structurent et médiatisent la vie sociale, elle n'est certes pas un « mirage théorique », ou alors un mirage utile. Mais que gagne-t-on à barder une bonne question d'une « logie » ? Une terrible apparence de scientificité sans doute. Une revendication territoriale sur un bout du social peut-être ? Ou la première pierre d'un « Sam'suffit » aux lisières de l'Alma mater ? Mais si nous parlions de gains de connaissances ? Suivons donc le précepte de Norbert Elias : « Une théorie qui ne permet pas de régler des problèmes concrets ne sert à rien. Elle ne mérite même pas le nom de théorie ». L'existence des riches corps de travaux évoqués plus haut, celui de recherches « media-logiques » d'avant la Médiologie suggère un superbe espace d'émulation intellectuelle. Que les chercheurs convaincus de la fécondité du projet médiologique fassent mieux et transposons au monde de la recherche la formule de Brecht : « Les choses sont à qui les rend meilleures ». Mais cette compétition intellectuelle suppose bien sur que ses règles ne soient pas récusées par avance (7) et

que soit prise en compte la force des argumentations liées à des enquêtes, des données objectivées, mise en relation l'inégale fécondité des constructions de problématiques... toutes choses qui peuvent opérer dans le monde des « docteurs » comme dans celui des « savants »... même si les jeux de pouvoir et d'idéologie ont à l'évidence plus d'effets ici que là.

#### NOTES

1. R Debray, *Le pouvoir intellectuel en France*, Ramsay, 1979, p 89.
2. Et il écrivait voici bientôt un demi-siècle : *The bias of communication*, University of Toronto Press, 1951.
3. *The Whole World is Watching. Mass media in the Making and Unmaking of the New Left*, University of California Press, Berkeley, 1980.
4. Les témoignages-reflexions suscités par Alain Accardo (*Journalistes au quotidien*, Le Mascaret, Bordeaux, 1995) en donnent un exemple impressionnant.
5. A titre illustratif voir le bilan proposé par Patrice Flichy dans *L'innovation technique* (La Découverte, 1995) et l'ensemble des travaux de ce chercheur.
6. Ajoutons, pour multiplier les maladresses diplomatiques, que l'état des Sciences de l'information et de la communication françaises, leur niveau scientifique inégalement stimulant ont pu contribuer sur un mode négatif et répulsif à l'attraction du projet médiologique qui, comparé à l'hétérogénéité de ce secteur disciplinaire, peut apparaître comme aussi structuré et lumineux qu'un édifice gothique.
7. Cf. R Debray, « Savants contre Docteurs », *Le Monde*, 18 avril 1997, p 17 spécialement.

# PIERRE NORA

## Peu importe la couleur du chat...

*Peu importe, en définitive, le statut exact de la « médiologie », – domaine de recherches ou discipline à part entière, mouvance, cadre d'études, instrument d'analyse –, si elle est opératoire. Si elle permet des éclairages neufs, si elle est créatrice de sujets, si elle offre une grille d'interprétation. Peu importe en effet la couleur du chat, pourvu qu'il attrape des souris.*

*Prenons, sans pouvoir le discuter à fond, l'exemple de la nation auquel Les Cahiers de médiologie ont consacré leur n° 3, et plus particulièrement le texte introductif, « La Statue descellée par ses socles même ». Beau texte, qui fait se demander, comme souvent, ce que serait la médiologie sans le talent d'évocation.*

*On y trouve deux idées : la première, que la nation n'est pas seulement un phénomène de représentation, mais d'organisation, un système d'infrastructures techniques tenu par les historiens comme quantité trop négligeable ; et que les routes, postes, télégraphes, égouts même sont aussi dignes d'attention que les écoles, musées, monuments. La seconde, que la formule de l'État-nation ayant coïncidé avec le bel âge de la « graphosphère », l'avènement de la « vidéosphère » est gros d'une menace de mort de l'État national, du moins d'une profonde altération de sa forme classique.*

*Dont acte. Je ne me sens aucun désaccord avec ces deux affirmations, en tant qu'historien, mais à des nuances près qui assurent ou non, la validité de l'analyse médiologique. Sur le premier point, il est vrai que tout autre chose est d'analyser les canaux, les PTT, la Radio, les Ponts et chaussées en soi et pour soi, comme des spécialités, ou de les considérer comme les médiations techniques d'un fait so-*

*cial et culturel. Dire que la nation ne relève que du symbolique n'empêche pas, et oblige même à prendre en compte les expressions apparemment les plus lointaines de ce symbolique, les plus triviales si nécessaire, à condition de montrer ce qu'elles ont elles-mêmes de symbolique. Le point de vue médiologique se justifie si, et seulement si ces expressions font apparaître des corrélations causales inaperçues, si leur sélection n'est pas arbitraire, si leur analyse est vraiment parlante.*

*Quant au second point, il demeure de l'ordre de l'hypothèse évocatrice, interrogative, plus que de la démonstration. Et Régis Debray le sait bien. Si la démonstration était juste et la mort de l'État-nation inéluctable en fonction des évolutions techniques contre lesquelles on ne peut rien, il serait trop facile d'opposer le Régis médiologue au Régis républicain et de lui demander pourquoi se donner tant de mal pour défendre un type de nation obligatoirement voué à la disparition. Et si au contraire l'apocalypse cybernéticienne de l'État national n'est pas inéluctable, alors sa projection médiologique ne relève-t-elle pas de la métaphore, de la radicalisation intellectuelle, de l'hypothèse d'école, du vertige rhétorique, du rêve poétique et de la science-fiction ?*

*L'indécidable de cet exemple ne peut-il être généralisé à la démarche médiologique tout entière ? Il y a bien là « quelque chose », mais il est difficile de définir exactement quoi. Plus assurée dans sa méthode, plus probante dans ses résultats, la médiologie ne serait-elle pas à l'histoire ce que la sémiologie, par exemple, a été à la critique littéraire ?*

# Correspondance

*C'était en plein été, ce sixième Cahier avançait entre les membres du Comité, mais un différend persistait sur une question fondamentale. Les lettres ne servent pas seulement aux mises en demeure, on peut s'écrire aussi pour débattre et faire calmement le point, ou pour enregistrer un état des travaux en cours. Et par hommage à la graphosphère, toujours en service.*

## Mon cher Daniel,

Tu me reproches gentiment d'avoir déserté le terrain « critique des médias » en tenant qu'un médiologue ne peut sans quelque provocation rester muet sur les tours et détours actuels de la machine médiatique. Il y a là deux questions, l'une personnelle, l'autre théorique. Pour la première, de peu d'importance, je suis prêt à plaider « responsable mais pas coupable ». Tu as raison. Je me suis essayé, il y a vingt ans (dans *Le Scribe* et dans *Le pouvoir intellectuel en France*), au démontage circonstancié des mécaniques décervelantes, la télé en particulier. Ce n'était pas encore la mode, le milieu intellectuel n'y était pas prêt, d'où une réception faible. Je me réjouis à présent de voir la chose prospérer dans le grand public et sous les meilleures plumes. Même si je continue de préférer le démontage de mécanismes au débinage des personnes : vieil héritage spinoziste, qui conduit à l'analyse plus qu'au pamphlet. Le militant en nous peut trouver son compte à la polémique, au nom de son idéal ; non le médiologue, qui doit, me semble-t-il, se garder de moraliser et de sermonner. Comprendre suffit. On ne peut pas gagner sur tous les tableaux : le gain d'intelligibilité va rarement avec le gain de popularité.

Je n'ai pas poursuivi dans cette voie, c'est vrai. On y tourne assez vite en rond, avec le risque d'endosser une livrée, encore plus médiatique que les autres, celle du ronchon périodiquement invité à lancer sa fausse note dans le concert. Indépendamment de ce porte-à-faux classique (le système raffole de ses soupapes), il m'est bientôt apparu que « les médias » ne sauraient constituer un objet autonome et consistant de réflexion, tant ils croisent de déterminations, exogènes et hétérogènes. D'où le caractère assez souvent gélatineux, invertébré, aussi proliférant qu'arbitraire, humorale et jargonnant, des mass-médiologies courantes. Un objet, philosophique ou scientifique, cela ne se reçoit pas, cela se construit. L'expérience ne se désigne ni ne se découpe pas d'elle-même, et il se pourrait que l'omniprésence apparente des médias contemporains nous cache les complexités de la fonction médium prise dans toute sa dimension.

La méthode Assimil nous enseigne que chaque langue a ses faux-amis. Il me semble que « médias », au sens ordinaire d'appareils

de diffusion massive, est par excellence le faux-ami du médiologue, qui pourrait bien perdre toute son originalité intellectuelle à se laisser fasciner pour un effet de voisinage sonore et sémantique. Confondre la médiologie avec la sociologie des médias serait céder à la ligne de la plus forte pente... sociologique et médiatique. Il est toujours confortable quand on se sent un peu seul, à l'écart, de rejoindre des lieux habités et bien illuminés. Il me semble plus productif (et infiniment plus divertissant) de créer un site encore non-répertorié sur la carte universitaire. Pour ce faire, pas de routes tracées, pas de guide Michelin, pas d'accueil chaleureux. Nous sommes des pionniers, même si nous nous reconnaissons beaucoup de prédécesseurs et de créanciers — l'anthologie le montre assez. Nous travaillons aux frontières, nous défrichons sans cartes ni refuges, sans diplômes ni médailles à attendre de personne. Nous sommes des atypiques, comme le sont les questions que nous soulevons auxquelles aucune discipline instituée ne donne de réponses convaincantes ; et je me demande si se mettre à courir pour rattraper un express qui n'est pas le nôtre, la fameuse 71<sup>e</sup> section (« sciences de l'information et de la communication »), en montrant patte blanche pour qu'on nous laisse monter dans le train, n'est pas la meilleure façon de se dérober à la tâche ingrate consistant à poser ses propres rails. Quitte à rompre avec son milieu d'origine (lequel, si j'en crois les lettres de réputation de tes collègues, que nous tenons à honneur de publier telles quelles, sans la classique « réponse de la rédaction »), prend les devants sans se gêner.

La sociologie des médias est une chose respectable et utile. Mais, outre qu'elle n'a besoin d'aucune aide extérieure pour se reproduire, je ne vois pas que la partie puisse l'emporter sur le tout et l'épiphénomène sur la structure. C'est un peu comme si la sociologie en ses débuts s'était astreinte à l'analyse du fonctionnement des sociétés anonymes, par actions ou à responsabilité limitée, en confondant la société et les sociétés, personnes juridiques à finalité civile ou commerciale, parce qu'officiellement titulaires du nom. Et pour filer la métaphore et pasticher la célèbre règle de Durkheim, on pourrait dire que le premier geste de la méthode médiologique consiste à traiter *les faits culturels comme des choses (techniques)*, — ce que nous avons fait avec le spectacle et la nation —, et des choses techniques comme les faits de culture — ainsi de

la route et de la bicyclette. À partir d'un même postulat — à savoir qu'un ensemble de faits naturels doit s'expliquer par des causes naturelles — le médiologue traite la culture, qui est à la nature ce que l'héritage est à l'hérédité, comme un produit d'opérations de transmission *sui generis* en s'exposant d'ailleurs aux mêmes accusations que le sociologue cent ans plus tôt, (ravaler le supérieur à l'inférieur). Et nous voilà ramenés aux deux questions qui nous soucient et dont je ne sache pas que les spécialistes du « pouvoir des médias » se soucient outre mesure : quelles sont les conditions de production techniques d'une réalité dite culturelle, et quels sont les effets culturels d'une innovation dite technique ? L'étude des correspondances entre un *ceci* et un *cela* apparemment sans rapport, c'est une problématique, — celle de l'efficacité symbolique — qui ne peut pas prendre pour juges ou « référées » des sociologues aveuglés par l'exclusion chez eux originaire du fait technique, ni des sémiologues dressés par Saussure au tout-langage, ni des politistes professionnellement étrangers aux longues durées culturelles. N'aurions-nous pas plus de lumières à attendre des archéologues, des archivistes-paléographes, des historiens des techniques et des mentalités, des paléontologues, des ethnographes et tout bonnement, des anthropologues, pour ne pas parler des philosophes qui ont guidé tes pas comme les miens, — Derrida, Dagognet, ou Serres ? Ce sont eux, nos contrôleurs, nos parrains, nos critiques. Ne crois-tu pas qu'il y a beaucoup plus de médiologie en acte (sinon en forme) dans l'analyse qu'esquisse ici même Odon Vallet de comment les techniques d'ascension ont modifié l'alpinisme (avec l'effet-jogging du retour au piolet en bois et aux chaussures de cuir) que dans l'excellent recensement par Grégory Derville des diverses sociologies de la communication en odeur de sainteté dans les bercails académiques ?

Le crampon d'acier multipointes n'est peut-être pas un média, ni très remarquable. Mais quand il vient à rencontrer la vieille pulsion, faustienne ou religieuse, de l'ascension des sommets, il se noue là un petit scénario médiologique, une petite intrigue culture/technique, dont l'élucidation me semble plus éclairante pour la compréhension de l'animal technicien, et en particulier de son avenir, que le benêt et tant rebattu *two-step-flow-of-communication*. Mais peut-être après tout

n'est-ce là qu'une question d'affinités, d'intérêts personnels. La grande presse, la radio, la télé me divertissent et m'instruisent ; je suis toujours curieux de voir fonctionner ces grandes machines de l'intérieur, en côtoyant les professionnels et en œuvrant avec eux ; mais j'ai du mal à en faire le centre de ma vie intellectuelle. Peut-être est-il bon que d'autres remédient à cette infirmité. Après tout, si la médiologie est d'abord une façon

de balayer le monde et son histoire, elle peut prendre en écharpe maintes réalités, présentes, et pourquoi pas, dans le lot, les mass-médias ?

Dans une équipe de foot, il y a des avants, des demis et des arrières. Mettons la « com » à l'attaque, si tu veux, mais gardons la « trans » en défense. Ne m'en veux pas si je m'inscris décidément en deuxième ligne, dans la surface de réparation, du côté des archaïques

problèmes de transmission qui me semblent pouvoir singulièrement éclairer ce que nous nommons « culture ». Aux avant-centre de la « communication sociale » de marquer des penaltys. Les arrières courent moins vite, mais il en faut bien pour protéger les buts.

R.D.

## Cher Régis,

Je ne sais si cet échange épistolaire dissipera le différend, mais certains termes de ta lettre m'éclairent mieux sur le projet que tu portes avec tant de ferveur ; par exemple quand tu redoutes que la médiologie perde « toute son originalité intellectuelle à se laisser fasciner... » Sommes-nous vraiment ces pionniers héroïques ? Je crois plutôt que nous piochons avec d'autres un terrain très encombré, où nous nous heurtons constamment à des recherches anciennes, fortes de reconnaissance institutionnelle et aux résultats certes très inégaux mais « reçus en l'École », et partout enseignés. Tu te vois, depuis le splendide isolement de l'artiste (qui précède en toi le chercheur scientifique), apporter à la communauté savante une découverte ou du moins une problématique capitale ; il me semble que notre problème est plutôt de nous faufiler entre les savoirs existants, et de nous faire prendre au sérieux.

D'où vient en effet l'éclairage ? Qui pose les bonnes questions ? Les disciplines ne sont pas globalement infirmes, et il y a longtemps que certains sociologues ont défriché la « question de la technique » et de ses incidences symboliques, culturelles, politiques... C'est pourquoi nous ne traitons pas avec des disciplines, découpage inerte, mais avec des individus c'est-à-dire des œuvres (ce qui me navre le plus dans l'infocom à laquelle je me trouve rattaché, c'est qu'elle ne produit pas d'œuvre). À cet égard ton, ou notre, problème est de franchir le saut entre ton œuvre, considérable et pour moi réellement stimulante, et une encore à venir médiologie. Il est de bonne guerre - ou de « wishful thinking » - d'écrire dans ce Cahier que la médiologie dit, pense, démontre que... Nous ventriloquons un fantôme, ou nous faisons la grosse voix. Il y a tes textes, très singuliers - je veux dire écrits avec ton style et tes curiosités, et non sur le mode impersonnel du chercheur scientifique - autour desquels gravitent quelques lunes. Sommes-nous pour autant passés du je au nous, ou d'une juxtaposition d'individualités à un collègue ? La médiologie elle-même, il me semble, enseigne que les conditions actuelles d'énonciation de notre recherche n'en font pas vraiment une -logie.

Mais venons-en au fond, c'est-à-dire aux contenus annoncés par « médio ». Depuis le début (depuis que j'ai lu à parution *Le Pouvoir intellectuel en France*, *Le Scribe* et surtout *Critique de la raison politique*), j'y inclus à part entière les médias. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'avais trouvé naturel, en composant l'anthologie des *Textes essentiels* pour Larousse, de mettre un extrait de Bernard Miège à la rubrique « Médiologie ». En 1993, j'employais ce mot comme une abréviation pour « sociologie des médias », en lui fixant ce programme fort : comprendre comment un collectif en s'informant s'organise, et se donne un corps. Mon collègue me reproche encore de l'avoir ainsi enrôlé, et se trouve paradoxalement d'accord avec toi, médio- et médias n'auraient rien à faire ensemble. Pur effet d'écho sans lien sémantique ? Je

n'en crois rien, et je n'arrive pas à comprendre cette disjonction. Les médias t'instruisent et te divertissent mais tu n'en tires pas une -logie ; Hegel de même faisait par les journaux sa « prière philosophique du matin » mais n'incluait pas la connaissance ou la logique des médias dans son *Encyclopédie*. La procession phénoménologique de l'Esprit se reflète mal dans cette « gélatine » ? J'en suis bien d'accord : nous sommes affrontés à des mots décourageants, média, médium, communication, transmission..., qui recouvrent des pratiques infiniment impures. Mais n'as-tu pas écrit toi-même que « le médiologue est un chien » ? Tu devrais, à partir de là, mieux considérer le véritable travail d'enquête de Serge Halimi. Informer sur l'information n'est pas tâche subalterne, et mettre des noms sur les dysfonctionnements ou les abus du « pouvoir médiatique » ne se réduit pas au pamphlet ni au plaisir de déplaire. Je vois entre la démonstration d'Halimi et nous l'avère et le revers d'une même médaille. Les médias sont une machine molle sans doute, et presque impossible à critiquer car ils produisent des effets symboliques de croyance, de transcendance et de pouvoir dans lesquels nous sommes pris. Mais pour qui s'intéresse à l'efficacité symbolique et aux ruses de la transmission, le JT ou la presse écrite offrent une mine inépuisable d'observations. Et la dénonciation sommaire, populiste ou sentimentale de ces effets rend d'autant plus nécessaires nos analyses. Pourquoi refuser ce terrain ?

Je discerne dans ton retrait une raison d'humeur doublée d'une parade théorique. L'humeur, c'est que tu es excédé autant que moi de la dénonciation des médias, faciles boucs émissaires, ainsi que des laborieuses théories produites depuis cinquante années par leurs sociologues : ni toi ni moi n'avons envie de danser le *two-step flow* et autres airs villageois. Mais entre ces rennais et, disons, Virilio, je persiste à penser qu'il y a place pour une médio-, qui englobe une média-, logie. Je ne crois pas succomber, écrivant cela, à la pression de mon milieu universitaire. Il est vrai qu'on ne choisit pas, qu'on ne refait pas son milieu ; j'essaye pédagogiquement par mes livres, mes cours, de m'encyclicler au mien. Je t'assure qu'il existe une véritable attente de la part des étudiants, ou de certains collègues aussi consternés que nous par l'état de nos études. Raison de plus pour entrer dans le marais de l'infocom, et tenter de le drainer.

Tu te justifies enfin par le coupe-feu que tu crois dresser entre communication et transmission, en autonomisant la seconde. À la lecture de *Transmettre* ce cloisonnement m'avait paru séduisant, mais je ne le crois pas tenable ; il faudrait définir plus rigoureusement l'une et l'autre, ce qui est sans doute impossible tant elles paraissent enchevêtrées : on trouvera dans chaque transmission beaucoup de communication, et inversement.

Pour conclure, cher Régis, ton fidèle samouraï dans le « champ infocom » voudrait te dire ceci : il m'a toujours semblé que ton œuvre singulière mais difficile à classer occupait le moyeu d'une roue aux multiples rayons. Ne préjuge pas d'avance de leur nombre, et ne mets pas de bâtons dans ta propre roue !

D.B.